

Manon Quintin :

Entretien avec Jean-Marie Sauvage sur la question de la mort

Manon Quintin :

Bonjour, Jean-Marie. Alors navrée, tu m'as connue plus gaie, mais voici la première question que je voudrais te poser : quel est ton rapport à la mort ?

Jean-Marie Sauvage :

J'adore cette question. J'adore cette question parce qu'elle est, pour moi, la question philosophique par excellence. Et j'y répondrai à trois niveaux :

Tout d'abord, elle est, sur le plan de la philosophie pure - celle que l'on peut nommer métaphysique ou ontologique -, ce qui caractérise l'homme dans son essence même, celui étant, comme le dit Heidegger, un *Sein-zum-Tode*, à savoir un *être-vers-la-mort*, ainsi qu'il le traduit lui-même en français ; voire même un *être-à-la-mort*, comme il a aussi été traduit plus récemment. Cette dernière me semble d'ailleurs être la traduction la plus juste, puisque l'homme est, dès qu'il naît, assez vieux pour mourir, qu'il est exposé à la mort comme un montagnard sur le versant d'une montagne. En un mot, qu'il est fondamentalement *finitude* (*Endlichkeit*)¹.

¹ Et c'est très bien comme ça. En témoigne ce qu'en dit Jacques Lacan durant sa conférence qu'il tint à l'Université catholique de Louvain le 13 octobre 1972 :

« [...] La mort est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir, bien sûr. Ça vous soutient. Si vous n'y croyiez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez. Si l'on n'était pas solidement appuyé sur cette certitude qu'ça finira, est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ? [...]. Alors, au milieu d'ça... Oh ! Vous savez, c'que j'veus dis là, moi, c'est parce que, c'est parce que j'ai vu ça, y'a une de mes patientes y'a très longtemps [...], elle a rêvé un jour comme ça que, que l'existence rejaillirait toujours d'elle-même ; le rêve pascalien, une infinité de vies se succédant à elles-mêmes sans fin possible. Elle s'est réveillée presque folle. Elle m'a racontée ça, j'veus assure qu'elle trouvait pas ça drôle. [...]. »

Cela ne signifie pas, bien sûr, que le moment venu les choses se passeront facilement, comme on peut en prendre connaissance à travers ce qu'en dit sa fille Sybille dans son livre : *Un père puzzle* (Folio/Gallimard, 1994, pp. 105-106) :

« Dans le *Jacques Lacan* d'Elisabeth Roudinesco, paru en septembre 1993, l'auteur évoque à la fin du chapitre « Tombeau pour un pharaon » les derniers instants de mon père. »

« Elle écrit : « [...] brusquement, la suture mécanique se rompit, provoquant une péritonite, suivie d'une septicémie. La douleur était atroce. Tel Max Schur au chevet de Freud, le médecin prit la décision d'administrer la drogue* nécessaire à une mort en douceur. *Au dernier instant, Lacan le fusilla du regard**.* »

Ensuite, elle est, sur le plan *existentiel*, donc *ante mortem*, la confrontation avec les choses qui nous arrivent au quotidien : la vieillesse qui s'installe et les rides qui en témoignent, la maladie, la perte des proches, etc., bref ce que j'appellerai la *mort-en-mouvement*.

Elle est aussi, du point de vue *post mortem* - bien que, selon moi, lorsqu'on est arrivé à ce niveau on n'y voit plus rien, c'est clair ! -, le cadavre mangé par les vers (comme peuvent en témoigner les étymologies des mots *cercueil* et *sarcophage*). De cela, l'art baroque - mais pas que -, en fera ses choux gras.

Elle est aussi, *in re*, le fameux passage entre ces deux états : le mourant confronté à sa propre disparition, celle que l'on subit et contre laquelle on ne peut rien : la *mort nue* dont Georges Bataille a si bien parlé, ce *hors-langage* qu'évoque Roland Barthes et pour laquelle la culture n'est, par définition, d'aucun secours.

Enfin, d'un point de vue politique, il serait sans conteste intéressant de reprendre cette très belle question que posent, chacun de leur côté, le poète irlandais Seamus Heaney et Pierre Rabhi, le fondateur du mouvement *Colibris* : *Y a-t-il, existe-t-il une vie avant la mort ?* Et ceci pour deux raisons essentielles :

1.

Parce qu'il faut combattre, sur le plan du *vivre-ensemble* - pour le dire avec ce concept qui commence à s'user, tant il est employé à toutes les sauces -, la *bête immonde* dont parle Brecht, et donc le *Viva la muerte*, ce cri de ralliement des franquistes pendant la guerre d'Espagne, comme a pu le faire à sa manière, par exemple, Fernando Arrabal, notamment avec son film au titre éponyme, sorti en 1971.

2.

Parce qu'il faut combattre également de toutes ces forces toutes ces inégalités économiques et sociales qui *nous* pourrissent la vie. *Liberté, égalité, fraternité* :

« Quand je lus cette dernière phrase, je fus saisie d'un désespoir indicible. Je fondis en larmes, qui se transformèrent rapidement en sanglots convulsifs. A plat ventre sur le divan de la « grande pièce », je sombrai dans un torrent de larmes brûlantes qui semblaient ne jamais devoir s'arrêter. »

« L'idée que mon père s'était vu basculer dans le néant, avait su à la seconde près qu'il allait *ne plus être* m'était insupportable. [...] »

« C'est ce jour, je crois, que je me suis sentie le plus proche de mon père. Depuis, je n'ai plus pleuré en pensant à lui. »

* Sibylle Lacan fait remarquer dans une note de bas de page que dans la deuxième réimpression du livre d'Elisabeth Roudinesco, le mot « drogue » vient remplacer celui de « dose de morphine ».

** Sibylle Lacan fait remarquer également, dans une autre note de bas de page, que c'est elle-même qui souligne.

quelle liberté, quelle égalité et quelle fraternité si je n'ai pas un sou en poche, que je dors dans la rue et que je crève de faim ?

MQ :

C'est presque un an après ton dernier envoi que je reviens vers toi. Je redoutais en fait ce moment, à la fois par peur de ne trouver les mots justes et parce que la mort m'angoisse, parce que je ne l'accepte pas. Je préférais donc repousser ma réponse plutôt que d'en parler. Cela me dégoûte à un point tel que, rien que d'y penser m'a coupé l'appétit.

Les seules fois où j'ai pris la décision de la représenter, c'était en période de deuil; je venais de perdre ma grand-mère. J'avais une haine immense contre la mort et un profond dégoût pour l'image que devait renvoyer ma grand-mère paternelle une fois dépourvue de la moindre parcelle de vie. Je l'ai alors représenté sous forme de moisissures. Je te l'accorde, pour un dernier hommage, j'aurai pu faire mieux ! Mais bon, elle n'est plus là pour le voir, sauf s'il y a une vie après la mort, mais ça, c'est une autre histoire.

Tu nommes la mort sur un plan purement philosophique : « métaphysique ou ontologique ». Pour moi, elle l'est aussi sur le plan physique. Je la vois plutôt comme un dieu, voire plutôt comme un démon, plutôt qu'uniquement comme un état. Celle-ci est d'ailleurs représentée en tant que personnage fictif et/ou figure anthropomorphe dans les cultures populaires et les différentes mythologies : *Anubis* chez les Egyptiens, *Thanatos* chez les Grecs ou *Pluton* chez les Romains.

Et je pense, à ce sujet, que la personnification de la mort en tant qu'entité vivante, consciente et sensible, est liée au poids historique et philosophique considérable de celle-ci. La haute teneur symbolique et la forte charge affective liée au décès d'êtres humains ont façonné l'imaginaire de l'homme qui a créé ce personnage, *La Mort*, qui vient chercher les êtres humains qui sont au terme de leur vie.

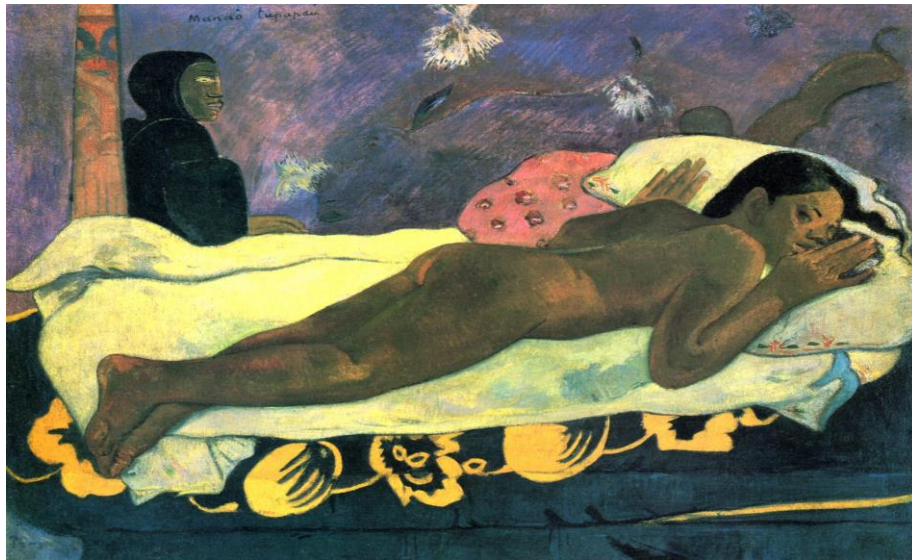
Maintenant, en tant qu'étudiante en arts, je voudrais renvoyer à quelques œuvres sur ce sujet :

Vêtue d'une cape ou d'une robe noire, comme dans un tableau de 1872 de Pierre Puvis de Chavannes : *La Mort et les jeunes filles*², elle est accompagnée d'une grande faux (ce qui lui valut d'être appelée *La Faucheuse*).

² 1872. Huile sur toile, 146x107 cm, Williamstone, Sterling and Francine Clark Art Institute.



Elle est également représentée ainsi, mais sans faux, dans une œuvre de Paul Gauguin de 1893 : *Mana'o Tupapo (L'Esprit des morts veille)*³.



Elle est parfois également représentée tout simplement par un squelette, comme dans *La Mort et la femme*, de Hans Baldung⁴, une œuvre réalisée aux alentours de 1517.

³ 1892. Huile sur toile, 45x38 cm, Albright-Knox Art Gallery.

⁴ Peinture sur bois (détrempe sur tilleul), 30x14,5 cm, Öffentliche Kunstsammlung, Kunstmuseum.



Les vivants représentent donc souvent la mort; pourtant, ne serait-ce pas les morts eux-mêmes qui, s'ils le pouvaient, seraient capables de nous « dire » à quoi elle ressemble vraiment ? Mais, comme tu le dis, à ce stade-là, on n'y voit plus rien !

JMS :

Te dire tout d'abord que oui, j'ai évoqué des questionnements philosophiques, mais aussi d'autres choses... J'ai, en effet, également parlé de la vie, du quotidien et de la politique.

Revenir ensuite à notre sujet : la mort étant, comme je le disais précédemment en reprenant Roland Barthes, un *hors-langage*, cela serait en effet difficile pour ceux qui le sont d'en parler. Cela serait également tout aussi impensable « pour eux » de le montrer, tant les images sont pétris de mots, tant le langage leur est essentiel, comme on peut en prendre conscience en lisant les écrits de Marie-José Mondzain.

Donc, il nous faudra bien nous contenter de ce que les vivants nous montrent et nous disent. Ce n'est d'ailleurs pas si mal, car cela pointe ceci de remarquable (dans le sens saussurien de *digne d'être remarqué*) que, pour parler de la mort, il faut être vivant. Et *viva la vida* ! Cette vie qui est justement, nous dit le célèbre médecin Marie François Xavier Bichat, « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ».

Et si l'on suit Bichat - en ce qui me concerne, je le suis totalement -, cette dernière n'est donc que la conséquence de l'arrêt des fonctions qui lui résistent, et rien d'autre. De cela, j'en déduis qu'il n'y a pas plus de royaume des morts que de gnomes et de lutins dans mon jardin et qu'il faut prendre tout cela comme une pure métaphore, rien de plus, même si elle a été à l'origine d'un nombre impressionnant de chefs-d'œuvre.

Pensons ici, par exemple, à cette schizophrénisation liée au squelette comme allégorie de la mort ! Parce que le squelette, c'est aussi la vie, et ceci non seulement parce que les os sont des organes vivants, mais aussi parce que je ne vois pas comment l'être humain aurait pu rester vivant et se reproduire (*éros*) sans avoir, en interne (le squelette est *en nous*, pas *hors-de-nous*) son essentielle charpente. Nous n'aurions même pas été des êtres *informes*, nous n'aurions pas été du tout !

Alors voilà, si tu veux bien, pour ne pas continuer à te couper l'appétit et passer à un autre sujet, j'aimerais ne pas te donner *le(s) mau(x) de la faim* et conclure en récapitulant ce qui, selon moi, correspond en Occident à un ensemble de traditions et de prises de position philosophiques, religieuses et/ou artistiques sur ce sujet :

1.

Il y a notamment le positionnement baroque que j'évoquais au début de notre petit entretien et qui oppose la vanité de la vie terrestre à la perfection de la vie céleste : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*, comme nous le dit l'*Ecclésiaste* (I, 2) dans sa traduction latine.

2.

Il y a aussi cette tradition qui va des pleurs d'Héraclite (Tout s'écoule, rien ne dure...) à la désespérance d'Emil Michel Cioran : *De l'inconvénient d'être né*⁵.

3.

Il y a également cette autre tradition qui va de Démocrite à Samuel Beckett; Démocrite qui, quant à lui, pense la même chose qu'Héraclite, mais prend le

⁵ On trouve notamment ce livre aux Editions Gallimard dans la col. *Folio essais*.

Quant à Héraclite, je citerai ici les *Stromates*, III, 14, de Clément d'Alexandrie :

« Héraclite semble en tout cas considérer la naissance comme un malheur, quand il dit :

Une fois nés

Ils veulent vivre et toucher leurs lots

[ou plutôt connaître le repos de la mort]

Et ils laissent derrière eux des enfants

Pour connaître les mêmes lots. »

parti d'en rire⁶. Cela fait écho chez moi à ce que Figaro dit au comte dans *Le Barbier de Séville*, lorsque celui-ci lui demande : « Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ? » : « L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. [...] » (Acte I, scène 3). Mais rien d'original dans cela, puisque Rabelais, dans le XXe chapitre de son *Gargantua*, décrit les personnages Eudemon et Ponocrates en train de pleurer de rire à la suite du discours captieux du sophiste Janotus de Bragmardo : de ce fait, ils se trouvaient représenter Démocrite héraclitisant, et Héraclite démocritisant. »

4.

Ni en rire, ni en pleurer, mais profiter du jour présent sans se soucier du lendemain : c'est ce que conseille Horace à Leuconoé : « *carpe diem, quam minimum credula postero* » (*Odes, I, 11, 8*).

5.

Faire l'éloge de la vie, comme le fait, par exemple, Jean Tinguely, dans le remarquable texte de son manifeste *Für Statik (Pour la statique)*⁷, et dont voici les deux versions (en allemand et en français) :

« Es bewegt sich alles, Stillstand gibt es nicht. Lasst Euch nicht vor überlebten Zeitbegriffen beherrschen. Fort mit den Stunden, Sekunden und Minuten. Hört auf, des Veränderlichkeit zu widerstehen. SEID IN DER ZEIT - SEID STATISCH, SEID STATISCH - MIT DER BEWEGUNG. Für Statik, im Jetzt stattfindenden JETZT. Widersteht den angstvollen Schwächeanfällen, Bewegtes anzuhalten, Augenblicke zu versteinern und Lebendiges zu töten. Gebt es auf, immer wieder "Werte" aufzustellen die doch ist sich zusammenfallen. Seid frei, lebt ! »

« Hört auf, die Zeit zu "malen". Lasst es sein, Kathedralen und Pyramiden zu bauen, die zerbröckeln wie Zuckerwerk. Atmet tief, lebt im Jetzt, lebt auf und in der Zeit. Für eine schöne und absolute Wirklichkeit ! »

« Tout bouge, il n'y a pas d'immobilité. Ne vous laissez pas terroriser par des notions de temps périmées. Laissez tomber les heures, les secondes et les minutes. Cessez de résister aux métamorphoses. SOYEZ DANS LE TEMPS - SOYEZ STABLE, SOYEZ STABLE - AVEC LE MOUVEMENT. Pour la statique, pour une stabilité dans le PRESENT. Résistez à la faiblesse apeurée d'arrêter le mouvement, de pétrifier les instants et de tuer le vivant. Arrêtez-vous de toujours réaffirmer des « valeurs » qui s'écroulent quand même. Soyez libres, vivez ! »

⁶ Mais chez Beckett, qui faisait souvent référence à Démocrite, j'ai l'impression qu'il s'agit d'un sourire plutôt que d'un rire ; je dirai même plus, d'un sourire conceptuel, invisible, sous-entendu, pour le dire en un mot, d'un « sous - sous-rire ».

Beckett citait souvent Démocrite pour sa formule : « Rien n'est plus réel que le rien ». Mais il connaissait également, bien sûr, la pensée d'Héraclite.

⁷ Le 14 mars 1959, Jean Tinguely survole Golzheim, dans la banlieue nord de Düsseldorf, et lance de l'avion ce manifeste, imprimé à 150 000 exemplaires.

« Arrêtez-vous de « peindre » le temps. Laissez tomber la construction des cathédrales et des pyramides qui s'écroulent quand même comme des tartes. Respirez profondément, vivez à présent, vivez dans et sur le temps. Pour une réalité belle et absolue ! »

6.

Eloge de *la vie matérielle* enfin, éloge que je partage avec un grand nombre d'athées et de matérialistes de par le monde :

Dans le ciel, il n'y a que des avions et des nuages⁸.



⁸ Enfin, pas toujours, et pas seulement... Dans le ciel, il y a aussi le trou dans la couche d'ozone, des oiseaux, des U.L.M, des cosmonautes, des satellites, etc.